

NOUVELLES POLITIQUES

NOUVEAU-BRUNSWICK.

—Une difficulté s'est élevée et existe depuis quelque temps entre le Canada et le Nouveau-Brunswick, à propos de la limite entre les deux provinces. Il paraît que nos autorités ne pressent pas l'affaire comme elles le devraient pour la régler à l'amiable. On n'agit pas ainsi en Canada. Si on n'y veille pas, comme il y a tout lieu de croire qu'on ne le fait pas, le Nouveau-Brunswick va perdre une grande partie de ses limites.

« Le commissaire des terres de la couronne au Canada a fait un rapport au gouverneur général dans lequel il suggère « qu'on adopte de promptes mesures pour arpenter et établir les terres situées sur le bord canadien de la rivière St. François, jusqu'à sa décharge dans le St. Jean, et sur la rive occidentale de la rivière Madawaska, jusqu'à la seigneurie de ce nom. » Il recommande de plus « que le gouvernement étende une main protectrice à ses sujets dans toutes les parties de cette province, particulièrement dans ce coin ; qu'on nomme des magistrats qui y jouissent de la confiance, ainsi qu'un agent actif des terres qui réside parmi eux. »

Nous pensons qu'on a déjà exécuté en partie cette suggestion, parce que nous avons su il y a quelques jours que Francis Rice, écuyer, de Madawaska, a été nommé par le gouvernement canadien, agent des terres de la couronne pour le district de Madawaska. Qu'en diront nos autorités ?

Canadien.

POSEN.

—Nous apprenons de Posen, que l'opinion publique, est entièrement préoccupée de la découverte d'une conjuration ourdie sur le plus vaste plan et dans le but de reconstituer *in integrum*, l'ancien royaume de Pologne, a retiré tout intérêt à la secte de Schneidemühl, et qu'il n'est plus guère question de son auteur, retombé dans sa primitive obscurité.

INDE.

—On a reçu les journaux de l'Inde jusqu'au 1er décembre, et ceux de la Chine jusqu'au 31 octobre. Dans le Lahore, les événements ne paraissent pas avoir marché pendant la dernière quinzaine. La Reine-mère continue à gouverner tant bien que mal avec Rajah-Lall Singh, son nouveau favori, qui du reste est fort impopulaire. Dans le fait, les soldats sont les maîtres. La Reine-mère ayant voulu mettre la main sur un trésor déposé dans un fort par Rundjet Singh, dut se retirer devant la résistance des officiers, gardiens du trésor.

A Canton, les consuls d'Angleterre et d'Amérique négociaient avec les autorités pour le retrait des restrictions qui pèsent sur les étrangers, auxquels est interdit, comme on sait, l'accès de la ville intérieure. S'il faut en croire le *Bombay Times* lui-même, les Anglais feront de l'abolition de cet usage une condition de l'évacuation de l'île de Chusan. Il est donc permis de voir dans cette nouvelle réclamation formulée avec tant d'a-propos un stratagème à l'ajide duquel la diplomatie anglaise espère traîner les choses en longueur, et conserver peut-être un poste dont elle sait apprécier l'importance.

MEXIQUE.

—Un journal de Pensacola donne sur la nouvelle révolution mexicaine, les détails suivants qu'il a recueillis de la bouche des officiers du brick de guerre américain *Porpoise*, venant de Vera-Cruz :

« Parédes était à la tête de six mille hommes, lorsqu'il arriva devant Mexico, dont la garnison se composait de huit cents soldats et de près de trente mille volontaires, qui avaient promis de mourir pour la défense du président. Mais, à peine Parédes eut-il paru, que les huit cents soldats se déclarèrent en sa faveur ; et les trente mille volontaires entrèrent prudemment dans leurs foyers, et Herrera quitta le palais présidentiel. Parédes fit aussitôt son entrée triomphale à Mexico, et son premier acte d'autorité fut la dissolution du congrès. Dans un manifeste par lui émis avant sa victoire, Parédes faisait parade du plus grand désintéressement. « Quant à moi, disait-il, je ne désire ni place, ni pouvoir. Dès mon entrée à Mexico, je convoquerai une assemblée, dûment élue par les électeurs de tous les états, et revêtue de pleins pouvoirs pour réorganiser le gouvernement conformément aux vœux du peuple. Toutes les classes de la société, le clergé, l'armée, la magistrature, les professions savantes, le commerce, l'industrie et l'agriculture seront représentées dans cette assemblée, et, du moment où elle sera réunie, tout pouvoir qui n'émanera pas d'elle aura cessé d'exister. Heureux, alors, d'avoir consciencieusement rempli mon devoir, je rentrerai dans la vie privée, ou bien je demanderai le privilège de marcher vers la frontière, à la rencontre des usurpateurs de notre territoire, des ennemis de notre indépendance et de notre prospérité. » — *Canadien.*

ADRIENNE ET MARGUERITE.

Marguerite Beaulieu, riche orpheline, née de parents simples négociants, et Adrienne, fille du marquis de Mezerais, avaient été élevées ensemble dans le même couvent. L'intimité la plus tendre les unissait, et paraissait devoir être éternelle. Adrienne, plus âgée que Marguerite, n'avait plus de mère, et son père suivant la carrière des armes. M. de Mezerais étant venu passer quelque temps à Paris, y maria sa fille, dont la dot était bien peu considérable, au colonel Raoul d'Ermançe, qui, jeune encore, avait fourni une carrière militaire très-brillante.

Marguerite fut invitée à être de la noce : elle y alla, par sa douleur et sa modestie, l'attention d'Edouard d'Ermançe, frère du marié, qui se destinait à la banque. Adrienne, dont le caractère était passionné, prit feu à l'espérance de trouver une sœur dans son amie, et l'éloge qu'elle en fit fut si touchant, si vrai, qu'Edouard, enchanté de trouver les vertus les plus éminentes unies aux qualités les plus aimables, demanda la main de mademoiselle Beaulieu, l'épousa, et l'épousa six mois après le mariage de son frère. La dot de Marguerite permit à son mari de s'associer à un banquier qui faisait beaucoup d'affaires et jouissait d'une bonne réputation.

Cette union, qui, devait combler les vœux d'Adrienne, la trouva moins occupée de Marguerite que de ses plaisirs. Six mois de Paris amènent de bien tristes métamorphoses dans une tête exaltée que les principes religieux n'ont fait qu'effleurer. Si madame d'Ermançe cherchait encore son amie, c'était pour l'entretenir de ses plaisirs et de ses parures. Marguerite écoutait avec une indulgente patience, mais sans intérêt : elle ne comprenait pas qu'on pût être heureux par des jouissances en dehors de son cœur et de ses devoirs. Dès ce moment, il n'y eut plus de sympathie entre les deux amies. Adrienne s'enivrait de l'amour du monde, et pour plaire à tous elle assouplissait son caractère jusqu'à feindre de s'occuper plus des autres que d'elle-même ; mais, pour l'observateur, cette abnégation suait l'égoïsme. Peignait-elle la douleur d'une amie ? elle seule savait la consoler. Un de ses parents obtenait-il des succès ? elle les avait prévus et prédits. Elle en recevait les félicitations de l'univers entier, car on connaissait si bien son dévouement à l'amitié qu'on ne doutait pas que le bonheur des autres ne fût le sien propre... Elle faisait son panegyrique avec un air si naïf, se plaignait avec une telle apparence de sincérité du mal affreux que lui faisait éprouver le malheur d'être trop sensible, qu'elle fit beaucoup de dupes. Le nombre de ses admirateurs s'accrut d'autant plus, qu'elle brûlait de l'encens sur l'autel de toutes les vanités, et prodiguait des compliments qui lui revenaient avec usure. Ces compliments directs étaient suivis en secret des critiques les plus amères faites avec le ton mielleux de l'intérêt et du regret ; il semblait, à entendre Adrienne, qu'elle avait reçu du ciel la triste mission de disséquer les misères humaines et de les exposer au grand jour. Cette hypocrisie de sensibilité ne fut pas comprise du colonel ; franc et royal, il n'entendait rien à ces perfidies de salon, à ces regrets que témoignait Adrienne, les larmes aux yeux, sur l'inconduite de telle femme, ou l'indélicatesse de cet homme en place, et il reprochait à sa femme de s'apitoyer sur des torts qui ne méritaient pas d'indulgence, et de s'extasier sur des mérites si minces, que, lui, ne pouvait les apercevoir. Adrienne, ne trouvant pas son mari digne de comprendre son cours de morale critique et sa diplomatie complimenteuse, se contenta de sourire en disant : « C'est bon, tu verras plus tard que les sots font souvent la réputation des gens d'esprit. Ce sont des trompettes qui disent de moi tout ce que je veux ; c'est en les cajolant, que j'en fais mes esclaves. »

L'existence d'Adrienne contrastait avec la vie calme et sédentaire de Marguerite : celle-ci, tout entière à son mari, à ses devoirs de piété, aux soins de son ménage, n'avait pas un moment de vide, pas un quart-d'heure d'ennui. Cependant elle soupirait parfois de voir si rarement Adrienne. « Que deviens-tu donc ? dit-elle un jour. — Mon Dieu, ma chère, je n'en sais rien moi-même ; mille devoirs de société m'assiègent ; on me veut à ce bal, on m'invite à ce dîner, il faut que je me montre partout pour faire des partisans à mon mari. Si la guerre recommence, comme on l'espère, Raoul n'y paraîtra qu'avec un très-beau grade. — C'est très-bien pour lui ; mais toi, mon Adrienne, comment supportes-tu une vie si fatigante ? plus... Ne te fâche pas, chère amie, et souffre que je te demande comment, au milieu de cette mer agitée, tu peux remplir tes devoirs religieux ? — J'y suis fidèle autant que je puis. J'avoue bien que mes prières du soir sont un peu bredouillées, lorsque je rentre accablée de fatigue et de sommeil. Quant à la messe, je ne l'ai manquée que deux fois le dimanche. — Le dimanche ! Et pourquoi ? — Oh ! parce que j'étais rentrée à cinq heures du matin : il y a tant de bals le samedi ! — Ce jour est mal choisi. — Du tout : les gens occupés ont le dimanche pour se reposer. — Ainsi, la sanctification du dimanche devient un pis-aller. On ira à la messe si on n'a pas trop dansé. — Que veux-tu ! ce n'est pas moi qui ai choisi ce jour-là. — Mais tu peux refuser. — Refuser ! on voit bien, ma chère, que tu ne connais pas le monde : on devinerait la raison de ce refus bizarre, et Dieu sait de quels sifflets cette raison serait accueillie. — Eh bien ! ma chère, ne vaut-il pas mieux être sifflé en ce monde qu'en l'autre ? » dit Marguerite en riant. Puis, se rapprochant d'Adrienne et prenant ses deux mains dans les siennes, elle ajouta du ton le plus tendre : « Prends garde, chère